



ARO SÁINZ DE LA MAZA

Docile

roman traduit de l'espagnol par Serge Mestre

actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE BOURREAU DE GAUDÍ, Actes Sud, 2014.

LES MUSELÉS, Actes Sud, 2016.

Titre original :

Dócil

Éditeur original :

Ediciones Destino, Barcelone

© Aro Sáinz de la Maza, 2020

Photographie de couverture : © Kayleigh McCallum

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15313-7

ARO SÁINZ DE LA MAZA

Docile

roman traduit de l'espagnol
par Serge Mestre

ACTES SUD

*Pour Beatriz,
plus que jamais, bien entendu.*

*N'entre pas docilement dans cette bonne nuit.
Rage, rage face à la mort de la lumière.*

DYLAN THOMAS

PROLOGUE

Barcelone, mai de l'année précédente

Il prit son iPhone et commença à la filmer. Il avait découvert la fille après avoir surveillé la maison plusieurs jours. Cheveux lisses et courts, à la garçonne. Yeux grands et ronds sur un visage ovale, large bouche et nez retroussé, un piercing en argent fixé dans sa cloison, oreilles un peu pointues, comme un elfe. Elle devait avoir plus ou moins son âge. Petite taille, ni grosse ni mince, on avait l'impression qu'elle n'aimait pas faire de sport. Comme lui. Elle portait souvent des vêtements sombres, pantalon et tee-shirt noirs, bottines. Elle n'avait pas l'air de beaucoup se soucier de son image. Comme lui. Elle s'habillait selon l'idée qu'elle se faisait du confort, sans appartenir à aucune tribu urbaine en particulier. Comme lui. Aujourd'hui, il l'avait suivie jusqu'à la plaza de Cataluña, où elle s'était arrêtée devant la vitrine de la boutique d'informatique portant le logo de la marque à la pomme mordue. Il prit un plan d'ensemble, puis un moyen. Son front appuyé contre la vitre, regard rêveur, absente du monde autour d'elle, rougissant quelque peu devant les appareils de dernière génération qu'on apercevait à peine depuis l'extérieur. Il se demanda pourquoi elle n'entrait pas jeter un coup d'œil. Pour la même raison que lui peut-être, parce qu'elle n'aimait pas les gens, ni être entourée par la foule. Une solitaire, se dit-il. Et autre chose encore. Elle avait l'air d'un oiseau blessé, de quelqu'un qui ne parvenait non plus à s'intégrer nulle part. Elle aussi était différente. Singulière. Son poignet commença à trembler.

Pour une fille comme elle, il pourrait laisser tomber sa quête. Il n'y avait qu'un seul problème.

Son père était le tueur qui avait brisé sa vie.

À plusieurs reprises, il avait cru le reconnaître dans la rue, mais cette fois il en était certain. Il l'avait suivi jusqu'à son domicile, vérifié où il habitait. Il avait besoin de savoir pourquoi il avait fait ça. Il commença à réfléchir comme un assassin. C'est alors qu'il aperçut sa fille, et se dit qu'elle était la clé idéale pour pénétrer dans la maison de cet homme. Il changea d'objectif et se colla à elle, comme son ombre. Puis il finit par découvrir les nombreuses similitudes qu'il pouvait y avoir entre eux. Il ne pouvait plus se l'ôter de la tête. Et à présent il avait des doutes. Cette jeune femme avait peu à peu éveillé son désir de ne plus être un mort vivant, quelqu'un qui ne faisait qu'imiter les autres, et d'abandonner l'espace sombre du sous-sol pour s'ouvrir au monde réel. Il arrêta de filmer. Il mourait d'envie de s'approcher d'elle. De faire sa connaissance. Une opportunité.

La dernière.

PREMIÈRE PARTIE

LUNDI

Un autre coup, un autre, et encore un autre.

La mouche chemina sur le sang de son visage et continua vers les lèvres, où elle en rejoignit une deuxième qui désirait également s'introduire dans sa bouche entrouverte. Il les souffla d'un air endormi. La main qui tenait la pierre montait et descendait jusqu'à venir frapper le visage qu'il aimait tant. Le grincement des os, les éclaboussures. Il se réveilla. Il entendit des voix éteintes, en fond sonore. Étourdi, à nouveau l'esprit embrumé, il battit plusieurs fois des paupières jusqu'à recouvrir la vue. Il s'aperçut qu'il enlaçait un corps ensanglanté par terre et il s'en écarta. Puis il se redressa à grand-peine. La douleur lui martelait la tête et un soudain malaise l'obligea à demeurer quelques secondes sans bouger. Puis il sortit de la cuisine d'un pas mal assuré et monta à l'étage, pieds nus. Dans le couloir, il s'efforça d'éviter la flaque de sang et le cadavre. De l'épaule, il poussa doucement la porte de la chambre de la gamine. Elle dormait paisiblement. Respirait profondément. Elle serait la seule survivante. Comme lui, marquée à vie. Il laissa la porte entrouverte et redescendit dans le salon.

Il observa les ampoules cassées, les chaises retournées, le sang par terre, sur les murs. Partout. Il s'abstint d'examiner les autres corps et regarda le téléviseur allumé, volume réduit. Ce qui s'était passé refit peu à peu surface dans son esprit. Une issue. Partir. Tout de suite.

— Sabotage, sacrifice, sacrilège, sadique...

S'imaginant hors de la réalité, il se dirigea vers la porte. À mi-chemin, il fut pris d'un vertige et voulut s'appuyer contre

le mur pour ne pas perdre l'équilibre. Il se contint. Sa tête tournait.

— Sagacité, sagesse, salace, salut...

Il avait besoin de s'éloigner de cet endroit, de respirer l'air pur. Et, par-dessus tout, de ne plus entendre le bourdonnement des mouches. Avec précaution, il entrouvrit la porte. Le jour ne s'était pas encore levé et l'éclairage public illuminait l'asphalte. Le sentiment d'irréalité s'accrut. Il ne se rappelait plus ce qu'il faisait dans cette maison. Il eut la brusque impression que quelqu'un se trouvait à ses côtés, tout près de lui, en train de l'observer. Atterré, il se retourna lentement. Le miroir lui renvoya son image. Il aperçut son visage tuméfié, la traînée rouge sombre qui descendait, depuis la blessure au niveau de la tempe, jusqu'à son cou, le sang séché qui le recouvrait de la tête aux pieds. Ses yeux. Il ne se reconnut pas. Il avait changé. Il était un autre.

— Sanction, sanctuaire, sandale, san... sang.

Avant que les forces ne l'abandonnent à nouveau, il prit de l'élan et sortit de la villa. Une rafale de vent le fit trébucher. Il ferma la porte avec difficulté et descendit les marches du perron, tout voûté. Il marcha sur les graviers et franchit la grille. Il prit la direction du parc. S'arrêta. Pressentit un danger, il pouvait s'être caché dans le quartier, à l'attendre. Une protection. Il avait besoin d'une protection. Il fit demi-tour et se dirigea vers la montagne, pour s'éloigner de la zone. Il atteignit l'escalier descendant vers l'avenue Miramar en boitant, et il changea de lettre.

— Pacifique, pacsé, pacte, païen...

Les signes de menace s'intensifièrent. Il devait se mettre à l'abri sans tarder et il accéléra le rythme. Se hâtant, il trébuchait et tomba au milieu de la dernière volée de marches. Tandis que tout s'assombrissait et qu'une douleur aiguë traversait sa cervelle, une myriade de lumières explosèrent dans son esprit. Il s'allongea sur le dos et attendit un instant, immobile.

Quand il rouvrit les yeux, tout était brumeux. Affolé, il tâta le sol d'un air désespéré. C'était inutile, il ne la trouverait jamais dans la nuit. Comme dans un cauchemar, il crut voir

que la frondaison des arbres, secouée par le vent, se penchait sur lui pour l'écraser.

— Palette, pâleur, pandémie, panique...

Il se leva péniblement et atteignit l'avenue. À partir de là, le chemin descendait et il tenta de recouvrer son calme. Rasant les haies, loin de la lueur des lampadaires, il prit la direction du Palacio nacional. À cette heure-là, il n'y avait pas âme qui vive, mais quelques véhicules circulaient et il ne voulait pas risquer de se faire remarquer avant d'avoir atteint sa destination, sur la plaza de España.

— Paradis, paradoxe, paralysie, paranoïa...

Il laissa le Palacio nacional derrière lui et descendit les longues volées de marches jusqu'à la fontaine. Il trébucha plusieurs fois et faillit tomber à nouveau. À chaque pas, il sentait la faiblesse s'emparer de lui, une somnolence. Ses forces étaient en train de se tarir.

— Parasite, parâtre, pardonner, paria...

Il parcourut l'avenue Reina María Cristina plongée dans l'ombre, trébuchant à chaque pas. Essoufflé, faisant des S à cause de la poussée des rafales de vent. Il s'aperçut que le jour commençait à se lever et se dit qu'il était presque arrivé.

— Passereau, passif... passion, patate, pathétique...

Il traversa les Torres venecianas et déboucha enfin sur la place. Il ralentit et soupira, soulagé. L'hôtel se trouvait en face ; à droite le commissariat de la police catalane. Il s'y dirigea en traînant les pieds.

— Patibulaire, patient, pâtir, péché, peine...

Exténué, il s'effondra sur les marches de la Fira, à cinquante mètres, en diagonale, de son objectif. De son refuge. Deux agents portant des armes longues et un gilet pare-balles à cause du niveau 4 d'alerte terroriste montaient la garde. Et deux fourgons bleus de la brigade mobile, garés sur le trottoir, protégeaient le bâtiment.

— Pénitence, perdant, perturbé...

La clarté du jour s'intensifia. Il attendit. Il avait besoin de reprendre sa respiration. Un instant, juste un instant avant de continuer son chemin.

— Per... perversion, pé... pétoche, piè... piège...

Par moments, la circulation s'intensifiait, ainsi que la présence des piétons surgissant des bouches de métro, comme des fourmis. En passant près de lui, une femme l'aperçut, amorphe sur les marches, pieds nus, vêtu d'un sweat-shirt gris et d'un blue-jean. Ses vêtements étaient couverts de taches rouge grenat, presque noires. Le filet rouge brillant qui dégoulinait de son front, glissait le long de son nez jusqu'au menton, la poitrine, dans un incessant goutte à goutte. Elle hurla à pleins poumons. Mais les rafales de vent emportèrent sa voix. Elle pointa son doigt sur le jeune homme et hurla à nouveau, fit des signes de détresse en direction de la police, sans arrêter de pousser des cris. Deux agents descendirent de l'un des fourgons et s'approchèrent en courant, armes à la main.

— Pi... pierre, exhala le jeune homme.

Et il perdit connaissance.

Le groupe de vieilles personnes enveloppées dans leur peignoir de bain, et coiffées du bonnet en caoutchouc assorti, s'arrêta au bord de la plage pour contempler le spectacle de la mer déchaînée. L'une d'entre elles pointa son index pas très loin, en direction d'un homme très grand, mince, large d'épaules, cheveux dépeignés par le vent, semblant décidé à se baigner.

— Il est fou ou quoi ? dit-elle. Il ne voit pas la tempête ?

— C'est un touriste, pour sûr.

— Encore un de ces inconscients.

— Il doit être soûl, je t'assure, commenta une vieille femme avec une voix de rogomme. Il vient d'une fête et n'a pas la moindre idée de ce qu'il fait.

— Oui, et ensuite il arrive ce qui doit arriver, conclut une troisième personne.

— Maudits touristes, lâcha le plus âgé. Ils envahissent tout de leur merde, en échange de quatre sous, et se croient les maîtres du monde.

Le groupe acquiesça en silence, avec une certaine gravité. C'étaient des membres du club de natation de la Barceloneta, des habitants de ce quartier toujours combatif. Tous les jours aux aurores, avant que la plage soit envahie par les touristes,

ils enfilaient leur maillot de bain et se livraient à leur baignade quotidienne. Trois cent soixante-cinq jours par an, sous la pluie ou le soleil, qu'il fasse froid ou chaud. La seule exception était les tempêtes de vent quand l'état de la mer, avec ses courants traîtres, les dissuadait d'accomplir leur heure de natation journalière, comme ce matin-là. Alors, après avoir vérifié par eux-mêmes, en restant sur le bord, l'impossibilité d'honorer leur coutume, ils attendaient quelques minutes pour s'assurer que la situation n'allait pas évoluer dans le bon sens puis, furieux de ne pas pouvoir s'adonner à leur exercice habituel, retournaient au club, prenaient une douche froide et se retrouvaient au bar pour avaler un copieux petit-déjeuner et jouer aux dominos jusqu'à midi. Leur rituel avait deux particularités. Le premier était qu'ils ne tenaient aucun compte des drapeaux de baignade ; à leur âge, et avec leur expérience, ils se considéraient comme suffisamment grands pour savoir s'il y avait des lames de fond ou pas et pour estimer seuls le niveau de dangerosité. Et le deuxième était qu'ils ne se plongeaient jamais dans la piscine du club. Bien que l'âge de chacun dépassât largement les soixante-dix ans et même les quatre-vingts, ils estimaient que c'était réservé aux vieux. Ils n'aimaient pas se baigner dans un bassin fermé et préféraient de loin le large. S'il n'était pas possible de nager dans la mer, ils remettaient ça au lendemain et ne contrevenaient jamais à la règle.

— Ce type va se baigner, affirma catégoriquement l'un d'eux, en voyant qu'il commençait à se dévêtir.

— Et on va retrouver son corps à Minorque.

— Si on le retrouve.

— Comment peut-il être aussi stupide ? Il ne sait pas que lorsque le *mestral*¹ souffle, y a rien à faire ?

— Ce type est fou à lier, *maco*².

— Il faut l'enfermer.

— Ou alors il veut se suicider... On devrait peut-être intervenir ?

— Chacun est responsable de ses décisions, ma vieille.

1. Le mistral. En catalan dans le texte espagnol. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Mon gars. En catalan dans le texte espagnol.

— Pas de suicide qui tienne, trancha le plus âgé. J'ai déjà vu faire ce type plusieurs fois. Vous ne le reconnaissez pas ?

— Je ne vois pas son visage.

— Moi non plus, mais vous avez remarqué sa taille, insista l'homme en portant sa main à son front en guise de visière. Ce ne serait pas ce policier ?... Vous savez bien, celui qui habite le quartier et se baigne tous les jours à poil devant le Santa Marta.

— Tu es un sacré voyeur, toi ! se moqua une vieille femme.

— Tu l'as bien cherché ! reprit une autre.

Tandis que le reste du groupe éclatait de rire, l'homme de grande taille finit de se déshabiller et commença à se diriger vers la mer.

— Au moins, il ravit nos yeux, se réjouit encore une vieille femme.

— En plus d'être inconscient, il est exhibitionniste, dit le plus vieux. Ce n'est pas moi qui préviendrai les secours. *Que es foti*¹.

— Tu es jaloux, un point c'est tout.

Ils observèrent comment il entraîent lentement dans l'eau, sans tituber ni faire de grimaces à cause de l'éclaboussure des vagues venant cogner contre ses jambes. La force du ressac rendait sa progression difficile et tout le monde retint sa respiration.

L'homme s'arrêta un instant et se plongea tout entier dans l'eau.

1. Qu'il aille se faire foutre. En catalan dans le texte espagnol.

À la faveur du courant, Milo commença à nager tranquillement vers le large. Il savait son attitude insensée, mais il ne voulut pas y renoncer. La mer agitée l'attirait comme un aimant. Lorsqu'elle n'était pas d'huile, il ne pouvait pas résister au défi de l'affronter dans un *mano a mano* : la mer, avec sa puissance monumentale ; lui, tout seul avec la force de sa détermination. C'était une façon de se mettre à l'épreuve, de se mesurer à un rival vraiment imposant. Et de s'en sortir indemne. Mais il savait aussi qu'on ne pouvait pas toujours gagner et cela l'attirait encore davantage. Lui permettait de se sentir vivant. Réel.

De plus, nager l'aidait à penser.

C'était le seul moment de la journée où il pouvait se permettre le luxe de laisser divaguer son esprit à son aise, sans obstacle. Il se moquait de le faire de façon chaotique, comme si son cerveau, à la manière d'un chien libéré de sa laisse, se mettait à courir joyeusement dans tous les sens, sans retenue. Des pensées décousues et spontanées ; certaines, archivées au plus profond de sa mémoire ; d'autres récentes, obsédantes ou innocentes, placides ou tendues, illogiques ou rationnelles, parfois clairement hallucinatoires, et d'autres, en revanche, d'un réalisme monochrome et linéaire. Il avait le sentiment que son esprit réalisait les synapses tout seul pendant que lui, complètement dissocié, se contentait d'accomplir une activité plus prosaïque, comme nager. Dans un de ses livres de développement personnel, il avait lu que cela était dû au fait de se retrouver dans un milieu tel que l'eau. Bien entendu,

on ne pouvait pas se fier à tout ce qu'on lisait dans un livre de développement personnel.

Il prit un autre cap jusqu'à se placer parallèlement à la ligne de la côte, contre le courant. Il dut commencer à se donner à fond. Il régla le rythme de sa respiration en s'efforçant de le garder constant. Il éprouva la puissance de l'eau, une effarante force contre lui, et se sentit euphorique, capable de n'importe quoi. Il maintint la cadence des bras et des jambes. D'après ses calculs, il changerait à nouveau de direction dans une vingtaine de minutes, pour se mettre face à la terre, l'authentique épreuve du feu. Il n'était pas question non plus de faire n'importe quoi. "Pourquoi toi ?" Son cerveau lui répéta cette question pour la énième fois. Il n'y prêta pas attention et continua à nager. "De tous les gars qui se trouvaient à Biarritz, pourquoi est-ce toi qu'elle a choisi ?" Il serra les dents et continua à brasser l'eau toujours au même rythme. Bien que non-croyant, il pria pour que son esprit pensât à autre chose, à n'importe quoi qui lui permît d'oublier cet événement. Il avançait mètre après mètre, ce n'était pas le moment de flancher en se posant des questions sans réponse. "Le clochard." Le mot explosa dans sa tête. "Pourquoi le clochard n'est pas parti en courant ?" Il revécut la scène. Sur les Ramblas, la folie déchaînée au passage de la fourgonnette. Les gens courant, effrayés, tentant de détalier le long des rues adjacentes, saisis de panique. Et, dans l'une d'entre elles, un clochard assis par terre, appuyé contre un mur, sa tête entre les genoux. À ses pieds, un écriteau demandant de l'argent. Dans sa fuite quelqu'un l'avait renversé. Les hurlements étaient assourdissants. Tout le monde galopait vers le bas de la rue. La terreur. L'homme, en marge de la tragédie qui avait lieu autour de lui, se contenta de remettre l'écriteau en place et enfonça à nouveau sa tête entre ses jambes repliées avec une lenteur effrayante. Indifférent à tout. "Pourquoi n'avait-il pas fui ?" Milo ne comprenait pas. Il était capable d'imaginer les émotions ressenties par presque tout le monde, d'éprouver de l'empathie ; mais avec cet homme, il n'y arrivait pas. "Parce que ce n'est pas toujours possible." Les mots rebondirent à l'intérieur de lui. "Et toi, tu n'es pas infallible." Cela le déconcentra un instant, il perdit le rythme des battements et s'arrêta.

Il sortit la tête hors de l'eau. Ouvrant la bouche, il regarda déconcerté autour de lui, les vagues frappant son visage, le va-et-vient de la mer rendant la prise d'air difficile. Il se mit sur le dos, tendit les bras en croix et fit le mort.

Pas un seul nuage dans le ciel.

Et dans sa poitrine, l'amertume. Une amertume froide. Noire.

Cette vérité le traversa comme un pic à glace. Il avait échoué dans l'affaire Gotha, une affaire de haute volée. Ivo Parés et Mónica Morera, un couple de millionnaires, tous les deux la trentaine, liés aux familles détenant le pouvoir dans la ville. Une fête sexuelle sur un yacht, excès de drogues et d'alcool. Une jeune fille assassinée. Lors du procès, un employé des hôtes, un jeune Sénégalais avec des antécédents pour trafic de drogue, employé comme barman à l'occasion de la soirée, fut déclaré coupable. Le couple fut déclaré non coupable, faute de preuves. Le poids de leur nom de famille, la constante curiosité malsaine des médias, leurs fréquentations intéressées, le meilleur cabinet d'avocats de Barcelone en guise de défense, et l'empressement pour classer l'affaire firent le reste. Si seulement on lui avait laissé un peu plus de temps... Il tenta de convaincre le juge, de le persuader de ne pas clore l'instruction. Rien n'y fit. Il était certain que tous les deux étaient coupables, mais en être sûr était une chose et le démontrer une autre. La situation le torturait jusqu'à l'obsession. Parce qu'il savait qu'ils recommenceraient. Tout l'indiquait et il ne pouvait pas feindre de l'ignorer. Ils avaient joui de cette expérience. Il put le lire sur leurs visages pendant les interrogatoires et lorsqu'ils avaient quitté la salle du tribunal. Il se souvenait de leur air arrogant, car ils se savaient intouchables. Et en effet ils s'en étaient tirés à bon compte. Il n'avait pas pu faire correctement son travail. Et pour couronner le tout, on lui avait donné l'ordre de prendre plusieurs jours de vacances après la plainte pour harcèlement déposée contre lui par le couple, s'apercevant qu'il les surveillait. Quinze jours de vacances ? Qui en avait besoin ? Comme si la distance et le changement temporaire de lieu pouvaient lui faire oublier sa responsabilité dans une affaire mal résolue.

Il ne s'y était pas bien pris et rien ni personne ne pourrait le convaincre du contraire. On ne peut pas gagner à tous les coups, lui dit sa collègue, la sous-inspectrice Mercader, à l'issue du jugement. Et depuis, il vivait dans l'impuissance de l'attente qu'apparaisse un jour une autre victime innocente, qui paierait le prix de son inefficacité.

Une vague lui frappa le visage et il but la tasse.

Il lutta pour inhaler de l'air et réguler sa respiration. Il ne devait pas rester dans cette position. S'il demeurerait immobile plus longtemps, le ressac ferait le reste. "Tu n'es pas infail-
lible." Il inspira profondément et se remit sur le ventre. Il recommença à nager vers la plage, d'abord lentement, puis il accéléra progressivement la cadence des brasses. "Et à présent tu as changé." Comme poussé par un porte-avions, il éprouva la force de l'eau contre lui. "Tu n'es désormais plus le même." Entre deux respirations, il jeta un coup d'œil à la côte. Il s'était éloigné, le courant l'avait entraîné vers le large. Trop de distance. "Tu as perdu." Il maudit cette voix. Son ennemi intérieur toujours prêt à lui faire du mal.

— Espèce de con, on n'en a pas fini tous les deux, grognait-il.

Il mobilisa toute l'énergie dont il était capable. Constance, sérénité, concentration. Les muscles des bras et des jambes commencèrent à lâcher. Les notes au piano de la *Chaconne en ré mineur* retentirent dans son crâne. "Pourquoi est-ce toi qu'elle a choisi ?" Ella, dans sa chambre d'hôtel, au Pays basque français, nue, assise à califourchon sur lui, dos voûté, une expression de plaisir sur le visage. Il sentit un mouvement entre ses jambes. L'irréalité de la scène le poussa à nager avec plus de détermination. "Pourquoi est-ce précisément toi qu'elle a choisi ?" Tandis que s'emparait de lui l'idée absurde que les minutes devenaient des heures, il fut parcouru par un frisson de panique. Il n'avait pas prévu de se noyer. En tout cas, pas maintenant. Il continua à nager. Son euphorie était passée, remplacée à présent par l'angoisse d'en finir avec cette folie. Se mesurer à la mer ? Qui pouvait avoir une idée aussi stupide ? "Le pire des idiots." Les forces commencèrent à lui manquer. La distance se réduisait peu à peu, mais il était

encore très loin. Il tenta de se concentrer uniquement sur les mouvements de ses bras dans l'eau, sur le fait d'avancer correctement et de battre des jambes comme un moteur diesel, calme, infatigable.

— Tu ne m'auras pas, maugréa-t-il. Tu ne pourras pas.

Il continua à lutter contre le courant, un moment qui devint interminable. Puis il calcula qu'il aurait bientôt pied. Il se proposa de faire cent brasses avant la première tentative. Pas encore. Cent de plus. Pas encore. Cent de plus. Il sentit qu'il frôlait le sable. Cent dernières. Il posa enfin les pieds et cessa de nager. Il ne lui restait plus qu'à marcher jusqu'au bord. Le ressac le freinait fortement. Il fit un ultime effort en titubant, jambes engourdis, le pas lourd.

Il sortit de la mer à quatre pattes et s'écroula sur la plage.

Épuisé, il s'allongea sur le dos pour reprendre son souffle, bras en croix, poitrine montant et descendant.

Des ombres planèrent au-dessus de lui.

— *Collons*¹ ! On peut savoir ce que tu voulais faire ? demanda la femme à la voix de rogomme. Pêcher des baleines ?

L'inspecteur Milo Malart, du GEHME², ne répondit pas. Les yeux clos, il tentait de remplir d'air ses poumons. Les articulations étaient lourdes comme des dalles et son cœur semblait vouloir bondir par sa gorge. Mais le pire de tout était la douleur, comme si un bistouri incisait chaque cellule de son corps.

— Vous pourriez au moins vous mettre un maillot de bain, dit un homme dépité. Il y a des dames, ici.

— Ne vous inquiétez pas pour les dames, ça ne nous gêne pas. Mais vous devriez vous méfier. Nous ne sommes plus très jeunes, vous savez.

Milo continua à reprendre sa respiration, en silence.

— Si vous voulez en finir avec la vie, dit une autre femme du groupe, il y a des façons plus simples. Et moins épuisantes.

1. Bordel ! En catalan dans le texte.

2. Grupo Especial de Homicidios de los Mossos d'Esquadra : Groupe spécial d'homicides de la police de Catalogne.

— Vous savez dans quel pétrin vous nous auriez mis s'il vous était arrivé quelque chose ? lui reprocha un vieil homme. Vous êtes un inconscient.

L'inspecteur Malart demeura muet, paupières closes.

— De toute façon, on ne joue pas avec la mer, décréta une des femmes tout en resserrant son peignoir. Tu as compris, *maco*¹ ? On ne joue pas avec la mer.

En le voyant aussi livide et muet, l'homme le plus âgé s'alarma. Il lui enfonça doucement le bout du pied dans les côtes.

— Dites, fit-il, vous allez bien ?

— Comme... un jeune premier, souffla Milo.

— Tu peux me dire ce qui s'est passé, bordel ? dit l'inspecteur-chef Singla. Qu'est-ce que je fous de bon matin en train de regarder un jeune en train de dormir dans un bloc des urgences de la clinique ?

Jaume Corberó, sous-chef du commissariat de la plaza de España, lui saisit l'avant-bras et ils s'éloignèrent de plusieurs mètres des deux agents qui veillaient sur le garçon. Il tituba. Ils étaient amis depuis l'époque de l'académie, une amitié qui s'était progressivement consolidée, mariage après mariage, baptême après baptême et quelque autre enterrement. Mais leur relation personnelle était une chose, et la professionnelle une tout autre. Il avait l'intuition que cette affaire était importante, qu'on pouvait à tout instant la lui souffler, et avant que le commissariat général ne la lui retire, il préférait solliciter sa collaboration, en sa qualité de chef du GEHME du commissariat central. Jordi Singla possédait une expérience exceptionnelle et les cas les plus importants, qui feraient ensuite les gros titres des journaux, à cause de la célébrité des personnes impliquées ou de la dimension hors du commun de l'affaire, atterrissaient toujours sur sa table de travail. On savait juste qu'un garçon avait été retrouvé à quelques mètres du commissariat général, couvert de sang de la tête aux pieds et de trois groupes différents.

1. Voir note 2, p. 21.

— Accouche, je ne suis pas venu jusqu'ici pour te saluer.

Singla n'avait pas la moindre patience. Visage grêlé, cicatrices de la variole, moustache noire et sourcils épais, son expression habituelle était celle de quelqu'un qui a toujours des affaires plus importantes à résoudre. Le sous-chef Corberó lui résuma les faits. Ensuite, ils gardèrent le silence, s'observant fixement.

— Il a dit quelque chose ?

— C'est bien là le problème. Deux de mes hommes l'ont accompagné dans l'ambulance. L'un d'eux prétend l'avoir entendu dire : "Ils sont tous morts." Et l'autre juste des suites incompréhensibles de mots.

— Et le personnel médical ? A-t-il entendu quelque chose ?

— D'après eux, ce sont des énumérations sans signification. L'inspecteur-chef se gratta la tête.

— Et tu dis que, depuis, il n'a pas parlé ?

— Pas un mot. Il a repris conscience, mais il est toujours endormi. D'après les médecins on lui a administré un psychotrope.

Singla fit quelques pas dans la salle des urgences, en évitant scrupuleusement un des box.

Il revint.

— Ton gars est certain de ce qu'il a entendu ?

— Absolument.

— Mais il est seul, répliqua-t-il. Jusqu'à ce que ce garçon nous raconte ce qui s'est passé, je ne vois pour l'instant qu'une seule victime.

— C'est possible. Mais je jurerais qu'il a été mêlé à quelque chose de plus grave. J'en suis convaincu. Tout ce sang, et de trois groupes différents, sur ses vêtements ? Il y a trois victimes de plus, au minimum. Ce n'est pas difficile d'additionner deux plus deux.

— Ça ne fait pas toujours quatre. Peut-être qu'un groupe de jeunes a organisé une fête ce week-end, une fête sauvage, bouteilles cassées... je n'en sais rien, une bagarre générale.

— Et personne ne s'en serait plaint ? Une chose comme celle-là ne passe pas inaperçue, y a toujours un voisin qui promène son chien, les éternels insomniaques, quelqu'un qui donne l'alerte.

— Quelle est ta théorie, alors ?

Le sous-chef Corberó respira profondément avant de répondre.

— Que cette affaire est très sérieuse, d'une grande envergure, dit-il avant de faire une pause. Il y a peut-être eu plusieurs assassinats.

— Bordel, calme-toi, mon vieux. Tout ça à cause d'un jeune taché de sang ?

— "Ils sont tous morts." Au pluriel.

Singla fronça les sourcils.

— Continue, grogna-t-il.

— Voilà pourquoi je t'ai appelé. On a besoin de votre collaboration et de vos moyens... tout de suite. Pour commencer, il faudrait alerter tous les départements, au cas où il y aurait un autre survivant dans la nature. Tu sais que dans ce genre d'affaire le temps est le nerf de la guerre, insista-t-il avant d'énumérer en dépliant ses doigts : primo, nous ne savons pas quelle est l'implication de ce garçon, s'il est victime, témoin ou responsable ; secundo, nous ignorons où se trouve la scène du crime, s'il y en a une ; tertio, nous n'avons pas non plus découvert les victimes et, s'il y en a, combien. Quarto...

— Ça suffit, je vois. Vous êtes dans le noir.

— Nous... sommes tous dans le noir : vous y êtes autant que nous, corrigea-t-il.

— Non, pas pour l'instant. Vous avez quadrillé la zone ?

— J'ai déployé plusieurs unités, mais elles n'ont rien trouvé, ce qui n'est pas étonnant, vu le périmètre à couvrir, toute la montagne de Montjuïc et les quartiers alentour. Ce garçon a pu atteindre la plaza de España depuis une multitude d'endroits.

— Envoie davantage d'hommes.

— C'est ce que je viens de faire, mais c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Que cherchons-nous exactement ? Je vais te le dire : je n'en ai pas la moindre idée, bordel. Le standard n'a reçu aucun appel demandant de l'aide ou prévenant d'un délit.

— Personne n'a signalé la disparition du garçon ?

Le sous-chef fit non de la tête.

— Parle-moi de lui.

Corberó tira un carnet de sa poche et consulta ses notes.

— D'après sa carte d'identité, il s'appelle Lucas Torres Ortiz, dix-huit ans il y a quelques jours. Il est étudiant et domicilié avenue de Esplugues, un quartier très chic, expliqua-t-il en levant la tête. Comme nous ignorons son niveau d'implication et de quoi il retourne, nous n'avons pour l'instant pas cru bon d'avertir la famille.

— Mais bordel de Dieu, Jaume. C'est un gamin d'à peine dix-huit ans. Si c'était un de tes enfants, tu n'aimerais pas qu'on te prévienne ?

— Ce n'est pas tout à fait ça, chef Singla. Ici, on s'occupe bien de lui, ils peuvent attendre un peu. Et si un de mes enfants n'avait pas donné signe de vie le lundi à cette heure-ci du matin, je t'assure que j'aurais saturé les standards de tous les putains de commissariats de la ville.

— Victime, sous-chef. Il pourrait être juste une victime.

— Je ne dis pas le contraire.

Et il répéta :

— “Ils sont tous morts”, qu'il a dit.

Singla pinça les lèvres.

— Son état ? demanda-t-il.

— Plusieurs coups sur le visage et sur la tête, l'un d'eux récent. Le rapport médical écarte toute lésion grave, état général normal, stable. Blessures défensives sur les mains et les bras. Le psychologue légiste dit qu'il est sous l'effet d'un puissant choc et que sa somnolence profonde est due à l'ingestion d'un psychotrope. D'après lui, lorsqu'il se réveillera, il sera en mesure de répondre à nos questions, à moins qu'il ne souffre d'une amnésie. La nature des contusions à la tête est difficile à déterminer. Nous en saurons davantage lorsqu'il aura ouvert les yeux. On l'a examiné des pieds à la tête et pris des échantillons d'ADN, de sang et toxicologiques, le protocole habituel. Tout vient d'être envoyé à l'instant à la police scientifique.

L'inspecteur-chef examina sa montre.

— Il n'est même pas huit heures, drôle de façon de commencer la semaine ! soupira-t-il bruyamment. Blessures défensives, des coups sur la tête... Et qu'a-t-on trouvé dans ses affaires ?

Corberó consulta à nouveau ses notes.

— Un portefeuille, quarante euros, de la menue monnaie, des clés, un téléphone portable, une T-10, une montre-bracelet grand luxe. Rien de particulier.

— Et sur ses vêtements, une grande quantité de sang provenant de trois personnes différentes.

— Au minimum.

Ils se fixèrent à nouveau dans les yeux.

— Tout ça n'est pas très bon, chef Singla. Tu comprends à présent la raison de mon appel ? Le temps joue contre nous.

Singla laissa échapper un soupir.

— Tu as gagné. Je vais en parler à la commissaire Bassa.

— Non, nous avons tous perdu, répliqua Corberó. Pourquoi tu ne lui demandes pas qu'elle appelle le commissariat général pour solliciter la brigade canine ? Ça pourrait nous être utile.

— Bordel, on va avancer un pas après l'autre, d'accord ?

— C'était juste une suggestion, pour suivre la trace laissée par le garçon et trouver la scène du crime au plus vite.

— À condition qu'il y ait eu crime et qu'il y ait une scène. Tu imagines si à la fin tout cela se révèle n'être qu'une bagarre d'adolescents défoncés ?

— Nous ferions une boulette historique.

— Nous ferions ? ironisa Singla. Toi et tes maudites intuitions...

— Je me contente d'écouter mes tripes.

— Un de mes inspecteurs réagit comme toi et je ne te dis pas comme il nous complique la vie. S'il t'entendait il te collerait deux bises.

— Je sais de qui tu parles. Mais à part te compliquer la vie, j'ai entendu dire qu'il te résolvait toutes les affaires. Moi, à ta place, je m'abstiendrais de le critiquer, il t'a sauvé la mise plus d'une fois.

— Tu as décidé de bien me pourrir la matinée, bordel ?

Corberó lui proposa d'aller prendre un café au bistrot, c'est lui qui payait. Ils n'avaient rien d'autre à faire qu'attendre le réveil du garçon. Singla lui demanda si les médecins ne pouvaient pas lui injecter quelque chose pour qu'il revienne à lui et fasse sa déposition.

— Ce serait le moyen le plus rapide pour comprendre ce qui s'est passé et ça nous éviterait un tas de problèmes.

— J'en ai parlé à la doctoresse et elle a failli me foutre dehors à coups de pied. Divergences de priorités. La sienne est la santé des patients et elle n'y dérogera pas à cause de nous. Je t'épargnerai ses reproches. C'est une femme de caractère.

— Tu lui as expliqué la situation ?

— Rien n'y a fait. Elle a brandi sa responsabilité, le fameux serment, et elle m'a envoyé me faire foutre.

Ils se dirigèrent vers la sortie des urgences. Quand ils traversèrent la salle d'attente, un groupe de gens angoissés, dégageant une expression de douleur et de sommeil, tourna brusquement la tête dans leur direction.

Singla s'arrêta, pensif.

— En suivant ta putain de théorie, si ce garçon est responsable de plusieurs morts...

— Je sais, coupa Corberó. Pourquoi est-il allé au commissariat ? Pour se rendre ? À cause de ses remords ?

— Ou simplement parce que c'est une victime, un témoin. Tes tripes se sont bien foutues de toi. Et de nous.

— Pourquoi n'a-t-il pas téléphoné plutôt ?

— Peut-être cherchait-il une protection.

— Ce qui voudrait dire... commença Corberó.

— Que le meurtrier, s'il y en a un, se balade en toute liberté.

— Peut-être même est-il l'auteur de meurtres multiples.

— Bordel, répéta Singla. Dans le noir. On est dans le noir.

— Maintenant je te comprends.

Elle se cogna contre la vitre avec un bruit sec qui attira son attention. Il la vit toute calme, posée sur la surface transparente, comme si elle ne comprenait pas ce qui l'avait arrêtée. Quelques secondes plus tard, elle tenta une nouvelle sortie par la fenêtre et se cogna encore contre une chose qu'elle ne pouvait pas voir, qui s'interposait entre elle et l'extérieur. Elle demeura à nouveau sans bouger. Milo se demanda combien de fois il lui faudrait s'écraser contre un élément invisible pour que son instinct lui indique qu'il était impossible de s'évader par là. Il s'approcha pour l'observer de près. Noire, de taille moyenne, ses mouvements étaient rapides et brusques. Elle fit une troisième tentative qui connut un résultat identique. Le bourdonnement commença à résonner furieusement.

— Tu aurais déjà dû apprendre à régler ce genre de situation.

Il avait lu quelque part que leur habileté pour s'échapper venait d'un système sophistiqué de défense qui les faisait anticiper les actions de leur adversaire avec des mouvements très rapides, d'environ deux cents millisecondes. *Tu peux obtenir ce que tu veux de moi, tu m'intéresses beaucoup.* Il fut pétrifié. L'intonation si suggestive de sa voix, sa façon de traîner les *r*. Sans se retourner, il aperçut son reflet sur la vitre, allongée sur les oreillers. La structure parfaite de ses épaules, sa silhouette svelte, sa peau bronzée et tiède, ses cheveux longs, bruns et bouclés retombant en cascade sur sa poitrine. Elle était sensuelle, son teint si attirant qu'il lui était impossible de détourner le regard. *Pourquoi ne reviens-tu pas près de moi ?* Il sentit un tressaillement dans le bas du ventre, dans le cerveau, dans

le cœur. Il entendit un autre choc contre la vitre, cette fois plus fort que les précédents.

— Ça va mal finir, dit-il, tu ne le vois pas ?

Les notes de la *Chaconne* résonnèrent dans le salon, la pièce en *ré* mineur pour violon composée par Bach, une lamentation en mémoire de son épouse, adaptée plus tard par Busoni pour le piano. Une mélodie qui évoqua chez lui une suite d'images. La ville transformée en marécage d'où émergeaient quelques icônes à moitié écroulées. La Sagrada Familia couverte de plantes grimpantes, une seule de ses tours debout, à moitié cachée par la végétation. La tour Agbar fendue en deux, le balcon de la Generalitat décroché et à la verticale dans une mare, l'Arc de Triomphe recouvert de montagnes de sable et de boue, le bâtiment de la Banque d'Espagne réduit en gravats au milieu d'une jungle épaisse, le monument de Christophe Colomb coupé en plusieurs fragments, la statue de l'explorateur dans la vase, son doigt profondément enfoncé dans le marais. Il secoua la tête pour écarter ces visions de désolation. Dernièrement, il lui arrivait de plus en plus souvent de voir ces choses irréelles, ces mirages. Cela commençait à l'inquiéter. *Avec moi, tu n'as rien à craindre.* Au début, il voulut croire que cela n'avait pas d'importance. Puis il se sentit effrayé et douta de la réalité du phénomène. *Avec moi, tu es à l'abri.* Ça ne pouvait pas être réel ! Ça n'avait pas de sens. Il se dit enfin qu'il n'y aurait pas de deuxième chance. Il était fortement tenté de se rendre, ne voulait pas feindre d'ignorer le phénomène.

Le piano résonna tragiquement, émaillé de nouveaux chocs contre la vitre suivis d'un bourdonnement rageur et inquiet.

— Tant d'habileté pour échapper à tes adversaires et tu ne comprends pas les choses les plus simples. Si tu veux t'enfuir, tu dois choisir un autre chemin.

La vitre lui renvoya l'image dans son dos. Elle changea de position, la danse indolente de ses mains d'artiste, des mains capables d'éclairer le ciel et d'éteindre l'enfer. *Milo, viens près de moi.* L'urgence d'assouvir son désir lui coupa le souffle.

La sonnerie de l'interphone le ramena à la réalité.

Troublé, il la vit se cogner à nouveau contre le mur invisible.

— À présent, tu vas tenter une dernière fois de t'enfuir, dit-il en sortant de la cuisine, et cette dernière tentative te tuera.

Il décrocha l'appareil. Écouta et appuya sur le bouton. Puis il entrebâilla la porte de l'appartement et retourna dans la chambre pour finir de s'habiller. Il passa un tee-shirt noir, son sweat-shirt gris et chaussa ses baskets rouges. *On se reverra.* Il sortit de la chambre à toute allure sans regarder le lit, tandis que la mouche continuait à se cogner sans arrêt contre la vitre de la fenêtre.

La sous-inspectrice Rebeca Mercader poussa la porte d'entrée, essoufflée après avoir gravi les quatre étages à pied. Cheveux mi-longs, yeux gris, corpulence athlétique. Milo la serra énergiquement dans ses bras sur le seuil, en prenant garde de ne pas écraser le petit terrarium qu'elle tenait entre ses mains. Il sentit son parfum et son cœur s'accéléra à nouveau. Au bout d'un moment, Milo n'ayant pas desserré son étreinte, Rebeca se racla la gorge et lui dit qu'elle était sur le point de prendre ça pour du harcèlement sexuel. Il la lâcha immédiatement et lui demanda de l'excuser. Elle le regarda d'un air perplexe. Mal à l'aise, il lui indiqua l'intérieur de l'appartement le pouce par-dessus son épaule, puis il referma la porte. Rebeca remarqua la pile de livres en équilibre précaire dans l'entrée.

— Tu relis du développement personnel ?

— Je n'ai pas jeté l'éponge. Tu rentres ou tu préfères continuer à parler ici ?

— D'abord, dis-moi que je t'ai manqué.

— À chaque minute.

— Alors je suppose que tu m'as rapporté un cadeau, dit-elle.

Elle avança jusqu'au salon sans cesser de regarder autour d'elle. Puis elle pointa son doigt sur les cartons entassés contre le mur, en même temps qu'elle posait le petit terrarium sur la table, près d'un ordinateur portable et plusieurs dossiers éparpillés.

— Tu es incorrigible, Malart. Si j'avais un appartement comme le tien, en front de mer, et ici, dans le quartier de la Barceloneta, je l'aurais transformé en lieu accueillant, plutôt qu'en entrepôt.

— En deuxième ligne et il ne m'appartient pas. Je me contente de le garder, pour mes amis journalistes. Je ne suis ici que temporairement.

— Ça fait plusieurs années que tu le dis. Les amis dont tu parles pensent-ils revenir un jour ?

— Demande-le-leur. Ils sont en Syrie, en train de couvrir la guerre.

— Je ne les comprends pas, je te jure. Ils préfèrent passer leur vie dans les pays les plus dangereux du monde, plutôt que de vivre ici, dans notre pacifique Barcelone. Ces gens-là sont fous à lier, et toi tu as une super-chance, ajouta-t-elle en pointant son doigt sur le terrarium. Tu ne dis rien à ta colocataire ? Regarde, elle est bien soignée et nourrie, non ?

Milo s'approcha du bocal en plexiglas où une petite tortue de terre se tenait immobile sur une pierre plate.

Il se pencha sur elle.

— Comment vas-tu, Ma Vieille ? Elle s'est bien occupée de toi ?

La tortue demeura immobile. Il resta ainsi un instant, puis il se redressa :

— Ce n'est pas comme avec le chien, regretta-t-il.

— Qu'attendais-tu, qu'elle se mette à sauter de joie ? Tu n'avais qu'à pas te débarrasser de Mon Vieux. Le berger de Majorque et toi formiez un joli couple, on peut dire que vous faisiez la paire.

— Elle t'a posé des problèmes ?

— Quels problèmes pourrait bien poser une tortue ? C'est l'animal le plus ennuyeux et insipide que j'aie jamais vu de ma vie, et pourtant j'adore les animaux. Mais là, rien à en tirer. Y a aucune interaction possible. Même quand je lui donne des fleurs de pissenlit, toutes tendres, un régal paraît-il ! Elle dévore ça en moins de deux.

— Merci de t'en être occupée en mon absence.

Elle exprima à nouveau sa perplexité.

— Je ne te reconnais plus, Milo. Tout à l'heure tu m'as demandé de t'excuser et maintenant tu me remercies. Tu es aimable et même affectueux, au lieu d'être grossier et ingrat. Tu es sous médocs ou tu as pris un coup sur la tête ?

— Mercader, c'était juste une accolade cordiale entre collègues qui ne se sont pas vus depuis une semaine.

— Et moi, je suis la reine d'Angleterre. Où est donc passé le type si désagréable et mal élevé qui habitait ici ? Ça y est, j'ai compris, fit-elle sur un ton triomphant. Ces derniers jours, tu as suivi une thérapie pour améliorer ta virtuosité sociale, je me trompe ?

— Arrête de me casser les couilles, sous-inspectrice.

— Enfin, voilà l'authentique Malart, je commençais à croire qu'on t'avait changé. Où es-tu allé ?

— Par-ci par-là, répondit-il, depuis quand mets-tu du parfum ?

— C'est de la crème hydratante, parfumée au jasmin. C'est parfait pour la peau. Tu sais qu'on est au printemps et, moi, je ne suis pas une tortue, je prends soin de moi.

Milo plissa les yeux et l'observa. Elle était comme d'habitude, joviale, ouverte, véhémence et impulsive. Parfois, il la trouvait insupportable avec son caractère inquisiteur et guerrier, toujours prête à lui reprocher quelque chose, mais il devait reconnaître qu'ils formaient une bonne équipe. Elle se limitait à considérer les preuves et lui, les diktats de son intuition. Et après avoir surmonté l'amertume de la fin de leur aventure amoureuse, accepté qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, leur relation s'était muée en camaraderie aussi précieuse que solide, à laquelle échappaient peu de choses ou de changements chez l'un ou l'autre. Par exemple, l'expression sereine de son visage, habituellement tendu, ou un détail bien plus évident comme la nouvelle montre de marque qu'elle portait autour du poignet.

— Tu sors avec quelqu'un, *chica dura* ! affirma-t-il, et Rebeca ne put cacher son malaise. Dis-moi qu'il est chauve, qu'il a du ventre et qu'il est banquier.

— Ça ne te regarde pas. C'est ma vie privée, rideau. Tu tires des conclusions hâtives, comme d'habitude. Toujours ton... ta maudite antenne parabolique ! On entend quoi ?

— De la musique classique.

— Je sais bien que c'est de la musique classique. Je ne suis pas inculte à ce point. Je te demande ce que tu écoutes.

— Pas la moindre idée, mais c'est pas mal, hein ?

Elle haussa les épaules.

— Un peu triste

Elle saisit la boîte du CD, vit qu'il s'agissait d'une pianiste, Ella Delambre, et en déduisit, grâce à son nom, qu'elle était française ou belge.

— Elle joue super bien. Et ces yeux qu'elle a... si verts...

Milo la lui arracha des mains et éteignit le lecteur, tandis qu'elle se plaignait de ne pas avoir eu le temps de lire de quelles pièces il s'agissait. Elle lui demanda si c'était le cadeau qu'il lui avait rapporté.

— Du nouveau au commissariat ? demanda Milo.

Elle lui raconta qu'il y avait eu deux recrutements, une sergente du service technique de Tarragona et une autre de Lleida. Toutes les deux sont expertes en analyse de données et en informatique, et viennent en support au sergent Crespo.

— Je suis content pour ce bon Toni.

— Si tu veux savoir ce que j'en pense, poursuivit-elle, la première est trop jeune pour faire partie du Groupe, quant à la seconde, elle me semble très faible, elle manque de caractère. Tu vois ce que je veux dire ?

— Tu détestes avoir de la concurrence, voilà ce que je vois. Tu te sentais la reine quand tu étais la seule femme parmi nous !

— Oui, une reine entourée de troglodytes. Il faut que tu voies cette brute de Cervera en train de baver derrière elles.

— Et en plus jalouse, dit Milo en enfilant son blouson. Boada leur a déjà fait ses yeux de merlan frit ?

— Pourquoi t'as jamais aimé Edgar ?

— Ce don Juan de pacotille ? répliqua-t-il en ouvrant un tiroir pour en extraire sa plaque et son arme qu'il plaça à son ceinturon. Il n'est pas au GEHME pour ses compétences, il a été pistonné.

— Ça, tu n'en sais rien, tu le supposes, c'est tout. On va quelque part ?

En atteignant la porte, Milo dit qu'il aimerait déjeuner. Il saisit un livre sur la pile et le plaça sous son bras. Il ajouta que son réfrigérateur était vide, qu'il avait passé la matinée à nager et devait reprendre des forces. Rebeca le suivit.

— Quoi ? Tu as nagé aujourd’hui ? Avec cette tempête ?

Sa voix se perdit dans la cage d’escalier tandis qu’il descendait deux à deux les marches sans répondre. Quand il sortit dans la rue, une rafale de vent l’obligea à se pencher en avant pour avancer sur les pavés. Il abandonna le livre sur un banc et ils se dirigèrent jusqu’au Santa Marta, un bar tout proche sur le paseo Marítimo. Ils s’assirent en terrasse, près d’un parasol replié. Deux tables plus loin, un homme en costume-cravate parlait au téléphone en le protégeant d’une main. Le vent leur apporta sa voix. “Tu ne peux pas me faire ça, Ana, s’il te plaît”, suppliait-il, voûté.

Mercader chaussa ses lunettes de soleil, des Ray-Ban vertes.

— Je me demande si on va être bien dehors, avec tout ce vent.

— C’est juste une petite brise.

Ils passèrent la commande au garçon, sandwich au fromage et café noisette pour lui, café bien serré pour elle. Rebeca dit qu’elle ne s’attendait pas à son appel ce matin, qu’elle pensait qu’il rentrerait dans le courant de la semaine prochaine.

— Quand es-tu arrivé ? demanda-t-elle.

— Hier soir, tard. Six jours de vacances forcées, c’était amplement suffisant pour moi.

— Et bien entendu tu ne me diras pas où tu es allé. Secret de l’instruction, comme si je ne te connaissais pas.

Milo contempla le paysage marin en silence. La puissance des vagues, leur crête blanche, les tourbillons de sable qui balayaient la plage, la ligne bleu foncé tracée à l’équerre et au cordeau, sur l’horizon. Il ressentit une nouvelle fois l’appel de la mer agitée. Le dernier territoire encore libre... avant qu’il commence à se remplir de cadavres de migrants. Le moral en berne, il aperçut une vingtaine de chevaux galopant sur la plage, crins au vent.

— Ça t’aura au moins permis de recharger tes batteries.

Le garçon de café laissa la commande sur la table. Rebeca déchira le sachet de sucre et le versa tout entier dans sa tasse. Puis elle commença à tourner son café avec la petite cuillère.

— Que vas-tu faire de la semaine qui te reste ?

Absorbé, Milo ne répondait toujours pas.

— Si j'étais toi, j'en profiterais pour dormir comme une souche.

Milo persista dans son mutisme. Elle s'apprêtait à protester lorsqu'elle remarqua que l'expression de son visage changeait.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, je ne suis pas dans mon assiette, ne t'inquiète pas, dit-il. L'allégation selon laquelle le temps guérit tout est un mensonge, un de plus.

— Tu n'as pas réussi à oublier, à tourner la page.

— Je ne parviens pas à me l'ôter de la tête. Tous ces gens renversés, à deux pas d'ici, dans notre ville.

Il regarda son sandwich sans appétit, l'estomac noué.

— Je suis donc le seul à ressentir ça ?

— La mairie a ouvert un service proposant une aide psychologique aux citoyens dans ton cas, pourquoi tu n'y vas pas ?

— Pas question.

— Je parle sérieusement. Je connais des personnes qui ne pouvaient plus s'approcher des Ramblas et qui, après quelques séances, parviennent à les réemprunter sans faire un détour. Crois-moi, tu as besoin d'un professionnel.

— Je m'en occupe moi-même, c'est mon problème.

— Toi et ton allergie aux psychologues. Neuf mois ont passé.

— Du nouveau sur l'affaire Gotha ?

— Il n'y a plus d'affaire Gotha, Malart. Elle est classée, le juge a été clair et net. Si tu ne veux pas ruiner ta carrière, arrête de fouiner dans cette direction. Laisse tomber ces deux individus. Tu entends ?

— Tout le monde commet des erreurs.

— Oui, et toi, tu es un spécialiste pour buter dix fois sur le même caillou. Cent fois s'il le faut.

Milo se tourna vers elle.

— Dis donc, toi, ma spécialité est de saccager des choses, jamais des affaires. Je m'en sors très bien dans mon travail et tu le sais parfaitement. Ce n'est pas maintenant que ça va changer.

— De saccager des choses ? dit-elle. Puis en apercevant sa grimace : Ne t'énerve pas. Tu vas manger ce sandwich, oui ou non ?

Milo poussa l'assiette vers elle et s'appuya au dossier de son siège tandis que son regard se perdait à nouveau dans le lointain. L'homme au costume s'égosillait au téléphone. "Une chance, Ana ! C'est tout ce que je te demande. Une chance !" Immédiatement après, il observa le portable d'un air déconcerté, comme si on lui avait raccroché au nez. Sa cravate voleta un instant avant de venir se poser sur son épaule. Fébrile, il la remit en place, boutonna sa veste et rangea l'appareil dans sa poche. Il se leva, saisit une mallette et s'éloigna en regardant le bout de ses chaussures.

— Tu as parfois quelque chose de spécial, dit-elle.

Elle signala l'homme d'un mouvement du menton :

— Mais soudain, la magie a disparu.

— Qu'y a-t-il au-delà de la mer ? demanda Milo.

— Comment ?

— C'est ce que j'avais demandé il y a longtemps à mon grand-père, lorsque j'habitais chez mes grands-parents, à Port de la Selva. J'étais petit, je devais avoir six ou sept ans.

Il hocha la tête comme s'il trouvait incroyable d'avoir été un enfant naïf ou de poser une question aussi ingénue.

— Qu'y a-t-il au-delà de la mer ?

— Et il t'a répondu quoi ?

— Encore la mer.

Une rafale de vent traîna plusieurs chaises et abattit deux ou trois parasols. Mercader déclara qu'eux aussi n'allaient pas tarder à s'envoler. Tandis que Milo examinait sa tasse, elle lui suggéra d'avaler son café noisette pour qu'ils puissent quitter cet endroit. À la surface du café, la mousse du lait avait une forme de cœur. Rebeca lui demanda ce qu'il allait faire ensuite.

— Tu ne peux pas revenir au commissariat central. Si jamais tu croises Singla, il te fourre immédiatement au cachot et se débarrasse de la clé.

— Je ne sais pas, je vais peut-être retourner nager tout à l'heure. À quelle heure tu prends ton service ?

— Je suis en congé, aujourd'hui. J'étais d'astreinte ce week-end.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Le calme plat, une mer d'huile. Tu n'es pas déjà allé te baigner, ce matin ?

Milo acquiesça.

— Et tu n'as pas retenu la leçon, avec cette tempête ?

Il saisit la cuillère à café.

— Tu as déjà vu une mouche se fracasser la tête contre une vitre ? Sans attendre la réponse, il ajouta : Eh bien voilà. Il n'y a pas de leçon à apprendre. La vie est une éternelle répétition, un point c'est tout.

Il trempa sa petite cuillère au centre du cœur jusqu'à le désagréger. Il le fit si vigoureusement qu'une partie du café déborda sur la table.

Le déploiement policier fut renforcé à huit heures quarante-six. Les unités parcoururent la montagne de Montjuïc et les quartiers alentour à la recherche d'un indice permettant de découvrir la scène du crime. Du nord au sud et d'est en ouest, les agents quadrillèrent la zone à pied ou à bord de leurs véhicules. En parallèle, l'alerte fut donnée dans tous les services, sans résultat pour l'instant.

Corberó insista pour obtenir davantage de renforts.

— Ce qui n'est pas avéré n'existe pas, grogna Singla. À ce rythme-là, on va nous prendre pour les imbéciles du Corps.

— On s'en fout ! Il s'est vraiment passé quelque chose ici. Il faut faire intervenir les chiens.

Singla répéta qu'on pouvait déjà s'estimer heureux que le commissaire Bassa ait accepté de renforcer les effectifs malgré le manque de personnel, et qu'il serait préférable de réveiller ce garçon avec un bon shoot, pour lui faire subir un vrai interrogatoire. Ensuite, il se moquait bien qu'il se rendorme jusqu'à Noël.

À dix heures douze le département des vols du commissariat de la plaza de España enregistra une plainte d'un Nous Achetons de l'Or du quartier de Sants. D'après le rapport, l'employé qui ouvrait habituellement la petite bijouterie à dix heures du matin avait trouvé le rideau de fer baissé, mais pas fermé à clé, les alarmes et les caméras déconnectées, et le coffre-fort du bureau situé dans l'arrière-boutique ouvert. Il ne savait pas ce qu'il y avait exactement à l'intérieur, mais

il manquait quelques articles à la devanture, sur les tables et dans les vitrines. Après plusieurs tentatives infructueuses pour joindre le propriétaire, il était venu déclarer le vol. Deux unités s'étaient rendues sur place et avaient effectué les premières constatations d'usage. Elles avaient également appelé le propriétaire, Francisco Corona, pour l'informer de l'événement et lui demander de se rendre à la bijouterie afin de dresser un inventaire des objets manquants. Comme pour l'employé, les appels n'avaient pas abouti. La police avait alors déterminé que son domicile se trouvait dans la rue Julià, sur la montagne de Montjuïc. Sachant qu'une alerte avait été activée dans cette zone et que les recherches étaient toujours en cours, elle informa le commissariat de quartier du vol. Ce dernier se mit à son tour en contact avec le commissariat central, qui envoya immédiatement une patrouille à cette adresse. Il s'agissait d'une villa et les agents sonnèrent à la grille. Personne ne répondit à l'interphone. Ils remarquèrent des traces de sang sur les marches menant au porche d'entrée et transmirent le renseignement.

Le dispositif se mit immédiatement en branle.

En plus des deux fourgons du groupe d'intervention, plusieurs unités furent envoyées au domicile des Corona. La rue fut coupée et le périmètre bouclé. Dans l'attente de l'arrivée de l'inspecteur-chef Singla et du sous-chef Corberó, les dirigeants du GEI¹ étudièrent l'objectif. La maison était située au pied de la montagne, côté mer de la rue. Deux niveaux, plus un sous-sol, garage adossé, un jardin étroit entourant la villa et un autre plus vaste sur la partie arrière. À l'entrée, une haute grille, à la suite un parterre de gravier, six marches et la porte de la maison, sans traces apparentes d'avoir été forcée ; dans sa partie supérieure un boîtier d'alarme avec le nom de la compagnie et un numéro de téléphone qu'ils avaient appelé pour constater que l'alarme ne s'était pas déclenchée et était, à cet instant, déconnectée. Sur la façade du niveau supérieur, deux fenêtres, la gauche volet enroulé, l'autre baissé, comme

1. Grupo Especial de Intervención : Groupe spécial d'intervention de la police de Catalogne.

le volet du garage sur le côté droit. Un oranger couvert de fruits, planté dans le renforcement près des marches, dont le vent secouait les branches. Tout avait l'air normal. Sauf les taches de sang sous le porche. Elles descendaient jusqu'au gravier, puis s'évanouissaient.

Lorsque Singla et Corberó se présentèrent sur les lieux, le responsable du groupe d'intervention eut un bref entretien avec eux pour leur exposer le plan d'accès. Ils avaient déjà ouvert la serrure de la grille et un agent avait sonné à la porte sans obtenir de réponse. On entendait un téléviseur allumé à l'intérieur.

Les trois hommes se regardèrent avec gravité.

— On y va, ordonna l'inspecteur-chef Singla.

Rebeca chaussa les lunettes de soleil et sortit de la boulangerie Baluart, la meilleure de toute la ville, d'après Milo. Une longue file, composée essentiellement de personnes âgées, faisant la queue dans la rue semblait le confirmer. Malart coinça la baguette de pain sous son bras et la rattrapa. La violence des rafales de vent, rendant leur progression difficile sur la place du marché de la Barceloneta, les surprit à nouveau. Les bancs de l'esplanade, en principe toujours occupés, étaient vides, tout comme l'aire de jeux des enfants. Les piétons circulaient sous les corniches, loin de la zone ouverte, pour se protéger de la tempête. La plupart étaient des hommes et des femmes d'un âge avancé, certains accompagnés par des aides à domicile, d'autres solitaires. Seules quelques personnes avaient osé traîner leur caddie au milieu de la place, sans tenir compte de l'inclémence du temps, déterminées à ne pas changer leur routine d'un pouce. Rebeca lui demanda d'où pouvait bien venir cet incroyable vent. Milo lui répondit qu'il finirait bien par faiblir.

— Tu as remarqué ? C'est une ville de vieux, ajouta-t-il.

Ils se dirigèrent vers l'endroit où elle avait garé sa voiture. Une femme élégamment habillée se planta devant eux, tendit le bras en direction de Mercader pour lui accrocher un petit ruban jaune au niveau de la poitrine. Le portable sonna, et

la sous-inspectrice la retint de la main, elle porta l'appareil à son oreille et lui tourna le dos.

Contrariée, tout en essayant de dompter ses cheveux raides qui tentaient sans arrêt de s'introduire dans sa bouche, la femme voulut s'adresser à Milo. Avant qu'elle ait eu le temps de placer un mot, celui-ci lui présenta sa plaque de police et lui dit qu'ils étaient en service.

— Police judiciaire de Catalogne. Plus tard, madame.

Le petit ruban jaune échappa des mains de la femme et s'envola. Elle courut derrière lui pour le rattraper, en continuant à écarter ses cheveux de son visage.

Milo se plaça devant Rebeca. À sa façon de serrer les lèvres, il comprit que quelque chose de grave venait de se produire. Il attendit impatiemment.

La sous-inspectrice éteignit son portable.

— Quatre victimes, dit-elle, une cinquième dans un état critique. Toutes de la même famille. Une survivante, une gamine de deux ans. Dans une maison proche du musée Miró, rue Julià.

— Assassinat ou suicide ?

Rebeca fit sèchement non de la tête.

— Le père est une des victimes. Meurtres multiples. Coups d'un objet contondant. Il faut que j'y aille, dit-elle en pressant le pas.

Milo la rattrapa, dit qu'il l'accompagnait.

— Même pas en rêve, tu es encore en vacances forcées. Ne compliquons pas les choses. La scène est, paraît-il, dantesque...

Il lui demanda si l'affaire dépendait du GEHME. Elle acquiesça.

— Dans ce cas, mon repos est terminé.

La rue Julià ne possédait qu'une voie d'accès. Ils suivirent les indications du GPS et prirent l'avenue Paralel jusqu'au théâtre Condal, où ils bifurquèrent dans la rue Margarit et montèrent en direction de la montagne. En arrivant au terrain de football municipal de la Satalia, ils durent s'arrêter, une longue file de véhicules bloquait le passage. Rebeca se gara sur un bateau et ils firent le reste de la montée à pied. Un ruban de sécurité coupait l'accès à la rue. Elle lui dit d'attendre son retour à cet endroit. Puis elle montra sa plaque aux agents qui levèrent immédiatement le ruban sous lequel elle passa. Elle se tourna aussitôt vers lui.

— Bouge pas, d'accord ? Je vais demander. Je reviens tout de suite.

Il la vit s'éloigner de sa démarche élastique, esquiver différents groupes d'agents. La zone était envahie de toutes sortes de véhicules. Voitures de police, ambulances, fourgons du GEI, de la médecine légale, de la scientifique. Il tendit la tête et étudia la rue. Il calcula qu'elle mesurait environ deux cents mètres. Sans issue. Des villas individuelles, deux niveaux et garage, s'alignaient à droite et à gauche. Il en compta une trentaine, quinze de chaque côté, les plus cossues mêlées aux plus modestes ; la plupart construites au siècle précédent, de style catalan classique, à part quelques-unes apparemment plus modernes. Des *estelades*¹ flottaient sur certains balcons,

1. Drapeau catalan étoilé, symbole de la revendication de l'indépendance de la Catalogne.

des drapeaux espagnols sur d'autres. Il distingua plusieurs rez-de-chaussée, des commerces supposa-t-il, l'un d'eux portant une enseigne qu'il ne parvint pas à lire. À première vue, il s'agissait d'une zone où vivaient des familles de classe moyenne supérieure, à côté d'autres familles moins privilégiées, comme dans le quartier de Poble Sec, qui s'étend tout près de là, en contrebas. Au nord, grimpant à travers un espace arboré jusqu'à l'avenue Miramar, un escalier conduisait à la montagne de Montjuïc. Il scruta par-dessus les toits. Dans le fond, plus ou moins au niveau du bout de la rue, il reconnut les lignes architecturales du musée Miró. Il était passé des centaines de fois dans le secteur et n'avait cependant jamais remarqué l'existence de cette rue cachée dans une enclave si singulière.

Milo tira sa plaque de la poche et la présenta aux agents.

— Incroyable endroit où habiter, dit-il. C'est d'un calme surprenant.

Il la mit autour de son cou, passa sous le ruban de sécurité et zigzagua entre les voitures en direction de la deuxième maison côté mer, la scène du crime. La première était un magasin de même hauteur aux murs de béton et toit en fibrociment. Après avoir contourné un des fourgons des médecins légistes, Milo tomba nez à nez sur Singla. Silencieuse comme une tombe, Mercader se trouvait à côté de lui, comme la commissaire en chef Anna Bassa, qui affichait une moue circonspecte, et un officier qu'il ne connaissait pas, de petite taille et costaud comme une armoire à glace.

— Chef, dit Milo, sur un ton tout à fait naturel, de quoi s'agit-il ?

— Bordel, Malart ! Tu ne devrais pas être en Australie en ce moment ?

— Ils en ont pour longtemps avant qu'on puisse entrer dans la maison ?

— Ça va être long, les gars de la DPC¹ ont pas mal de boulot. Et toi, tu n'entreras nulle part. Tu es toujours en vacances, que je sache !

Milo salua Bassa d'un léger mouvement de la tête.

1. División de la Policía Científica : Division de la police scientifique.